BIBLIOTHÈQUE D'HISTOIRE SCIENTIFIQUE
TOME II, N° I

LES DÉBUTS DE LAMARCK

MATÉRIAUX INÉDITS POUR SERVIR A SA BIOGRAPHIE

RECUEILLIS ET COMMENTÉS

PAR LE Dr E.-T. HAMY
MEMBRE DE L'INSTITUT

Muséum, novembre 1907.

LES DÉBUTS DE LAMARCK

MATÉRIAUX INÉDITS

POUR SERVIR A SA BIOGRAPHIE

RECUEILLIS ET COMMENTÉS

PAR LE D[r] E.-T. HAMY

MEMBRE DE L'INSTITUT

LES DÉBUTS DE LAMARCK

Cuvier s'est montré, dans toute son existence, singulièrement ordonné et méthodique, et c'est grâce à ce parfait arrangement de ses travaux de chaque jour qu'il a pu mener de front des occupations nombreuses et diverses, et occuper, à la fois, sans faiblir, des fonctions aussi importantes et aussi variées[1]. Il préparait notamment avec une méthode et un soin particuliers ces éloges académiques, si goûtés de ses contemporains et quand il les avait remaniés et améliorés jusqu'au dernier moment, il en conservait dans ses cartons, soigneusement classés et étiquetés, les minutes toutes raturées avec les matériaux biographiques, puisés toujours aux meilleurs sources, qui en constituaient les pièces justificatives.

Le dernier de ces discours, qu'il achevait au moment de sa mort et que son frère Frédéric dut lire à sa place à l'Académie des sciences, était celui de notre grand Lamarck. Et Cuvier, fidèle jusqu'à la fin à sa méthode de travail, avait groupé dans un volumineux

1. Cf. *Notes intimes sur Georges Cuvier, rédigées en 1836 par le Dr Quoy pour son ami J. Desjardins de Maurice*, publiées et commentées par le Dr E.-T. Hamy (*Arch. de Méd. navale*, décembre 1906).

dossier les résultats détaillés de l'enquête préalable qu'il avait conduite, notamment au Jardin des Plantes, sur la vie du confrère dont il rédigeait la notice.

Parmi les pièces ainsi conservées dans cette précieuse liasse[1] qui n'avait jamais été consultée par personne depuis soixante-quinze ans, j'ai trouvé une longue lettre adressée à Cuvier le 20 février 1830 par un fils du défunt et une note plus sommaire de sa fille Rosalie, transmise vers la même époque par l'intermédiaire du dernier des Jussieu.

Il m'a paru que ces matériaux biographiques présentaient assez d'intérêt pour être insérés dans toute leur intégrité en tête de ce volume de documents dont la publication coïncidera avec l'inauguration du monument tardivement élevé dans le Jardin des Plantes à la gloire du rénovateur des sciences biologiques.

J'ai annoté de mon mieux ces précieux écrits à l'aide de divers renseignements inédits recueillis dans les archives publiques et privées de Paris et de la province.

Muséum, novembre 1907.

1. *Papiers de Cuvier*. Carton H. Liasse 156. — On sait que ces papiers de Cuvier ont été donnés à la bibliothèque de l'Institut il y a quelques années, par les petites-nièces de Georges Cuvier.

I

Lettre sur Lamarck écrite par un de ses fils à G. Cuvier le 20 février 1830.

A Monsieur le baron Cuvier.

Monsieur le Baron,

Conformément à votre désir, je m'empresse de vous adresser quelques détails que j'ai pu recueillir sur la vie de mon père. Ils sont peu nombreux et vous les trouverez peut-être même assez insignifians ; mais comme j'ai déjà en l'honneur de vous le faire observer, ce n'est point dans les événements de sa vie qu'il peut être intéressant de connaître un homme, dont tous les titres à l'estime publique fureut dus à son goût pour la retraite et pour l'étude.

Jean-Baptiste-Pierre-Antoine de Monet de La Marck naquit le 1er août 1744[1] à Bazantin, village de Picardie,

1. Voici l'acte de baptême de Lamarck, d'après la photographie publiée par Packard (*Lamarck the founder of Evolution his life and work*, New-York, 1901, in-8, p. 6). J'ai rétabli exactement le texte un peu altéré dans la transcription du biographe de Lamarck.

« L'an mil sept cens quarante quatre, le premier aoust, est né en légitime mariage et le lendemain a été baptisé, par moy, curé soussigné *jean baptiste pierre antoine*, fils de Messire Jacques Philippe de Monet, chevalier, seigneur de Bazentin grand et petit et de haute et puissante Dame, Dame Marie Françoise Defontaine, demeurants en leur château de Bazentin le petit, son parein a été messire Jean Baptiste Defossé, prêtre chanoine de leglisse collegiale de Saint Fursy de Peronne, y

situé entre Bapaume et Albert[1]. Sa famille était d'une ancienne noblesse[2] et adonnée, de père en fils, au métier des armes[3].

Son père était seigneur de Bazantin, son grand-père maréchal de camp[4] et gouverneur de la ville de Dinant[5].

Son vrai nom ou nom patronymique était de Monet.

demeurants, sa mareine Dame Antoinette Françoise de Busy, veuve[1] de messire Louis-Joseph Michelet, chevalier, ancien commissaire de l'artillerie de France, demeurante au chateau du Guillemont qui ont signé avec mondit sieur de Bazentin et nous.

DESFOSSÉS, DE BOY, MICHELET, BASANTIN, COZETTE, CURÉ.

(Cf. *L'Homme*, *Journ. illust. des Sc. anthrop.*, t. IV, p. 290, 1887).

1. Bazentin, village composé de deux hameaux voisins, Bazentin le Grand et le Petit, peuplés actuellement de 251 habitants, aux confins des anciennes provinces d'Artois et de Picardie, à 10 kilom. E. N. E. d'Albert.

2. Les documents généalogiques conservés au Cabinet des Titres de la Bibliothèque Nationale remontent sans interruption jusqu'à la première moitié du XVIe siècle.

3. Voy. plus loin, p. 20 et suiv.

4. L'auteur de la lettre confond ici le grand-père maternel Henri de Lionne, comte de Servan, maréchal des camps et armées du Roi et le grand-père paternel, Philippe de Monet de La Marque, qui fut en effet gouverneur de Dinant de 1680 à 1690.

5. Voici les titres et qualités que lui attribue Ch. d'Hozier, dans la feuille de ses armoiries (*Cab. des Titres. Pièces originales*, t. 1995 (Bibl. Nat., m. fr. 28479).

« Philippe Monet de la Marque, chevalier seigneur de Saint-Martin, Bazentin le Grand et le Petit, de Hamel, fief de Hochecot, chevalier de l'ordre militaire de Saint-Louis, commandant pour le Roy de la ville et du château de la ville de Dinan, pensionnaire de Sa Majesté. »

1. Packard a lu *nièce* !

La famille de Monet était originaire des environs de Tarbes[1]. Au temps de Henri IV, le chef de cette famille était syndic de la noblesse de Béarn[2].

Vers cette époque, si je suis bien informé, la famille se sépara ; une branche se porta en Espagne, une autre s'établit en Picardie.

Le général Monet, dont les journaux ont souvent parlé en rendant compte des guerres de la péninsule avec ses colonies, paraît appartenir à la première ; M. de La Mark appartenait à la seconde[3].

En 1818, on voyait encore, au pied des Pyrénées, dans un riant vallon, non loin du village de Saint-Martin[4] entre Tarbes et Bagnères-de-Bigorre, les restes d'un ancien castel qui fut jadis la résidence de la famille de Monet. Des mâchicoulis, une tour crénelée, des murs épais et surtout des débris d'armes, trouvés dans une fouille que l'on fit dans l'enceinte de ces ruines, attestaient la puissance des maîtres du château et les mœurs guerrières et sauvages des temps où ils vivaient.

Deux versions existent sur le nom de la Marck[5], accolé

1. Ils étaient seigneurs d'Asté et de Saint-Martin en Bigorre.

2. Le chef de la maison était alors Pierre de Monet, uni à Jeanne de Caussade, le 15 mai 1583.

3. S'il y a eu des Monet en Espagne, il s'en est trouvé d'autres à Paris, d'autres à Boulogne, à Calais, sans compter ceux de Picardie dont notre Lamarck descend. Je connais enfin un comte de Monet, originaire des Etats Sardes.

4. Saint-Martin-sur-Adour, à 8 kilom. au sud de Tarbes.

5. Le nom de la Marque est entré dans la maison de Monet avec le mariage d'Étienne de Monet, seigneur de Saint-Martin en Bigorre, fils de Pierre de Monet et de Jeanne de Caussade

à celui de Monet. Suivant la première, il paraîtrait que la réunion de ces deux noms résulte d'une alliance entre les deux familles qu'ils désignent et dont la première jouissait d'une haute illustration en Allemagne. Suivant la seconde, l'orthographe du nom véritable aurait été altérée, et il faudrait écrire *La Marque ;* on se fonde sur ce qu'il existe à quelques lieues de Saint-Martin une communauté de la Marque[1] où la famille de Monet conserva longtemps des propriétés et sur laquelle on peut supposer que, dans l'origine, elle avait aussi des droits seigneuriaux[2]. Quoique cette dernière explication paraisse la plus vraisemblable, je dois convenir au surplus que tout cela est enveloppé d'une grande obscurité et qu'il est assez difficile de se procurer des renseignemens exacts à cet égard, parce que mon père, attachant fort peu de prix à la naissance, a brûlé lui-même son arbre généalogique pendant la révolution[3].

Pour en finir sur ce chapitre, si étranger maintenant aux idées de notre époque, qu'il me soit seulement permis

et de Marie *de Lamarque-Pontacq*, fille de Guillaume de La Marque, seigneur de Bretainhe, et de Claude de Parron (17 mai 1612).

1. Lamarque-Pontacq, sur la Lousse à 8 kil. a l'O. de Saint-Martin, aux confins des Hautes et Basses-Pyrénées. Il y a une autre localité dit Lamarque Rustoit, à 20 kilom. à l'E. de Saint-Martin entre Trie et Pouyastrac.

2. Le domaine de Lamarque faisait partie du bien des Monet dès 1662. A cette date Étienne légua par testament à sa mère « l'habitation de sa maison de Lamarck, ensemble la dixme de l'abaye dudit lieu et le labourage de ladite maison pour en jouir durant sa vie ».

3. On verra plus loin quelles ressources offre le Cabinet des Titres pour réparer cette destruction.

d'ajouter, Monsieur le Baron, que la famille de Monet s'est alliée plusieurs fois avec de grandes maisons, parmi lesquelles on peut citer celles de Duras, de Castel-Bajac[1], de Morel, etc.

Mon père, se trouvant le dernier né d'une famille de onze enfants, fut destiné à l'état ecclésiastique. L'aîné, à qui revenait toute la fortune, suivant l'usage de ce temps-là, après avoir été page du Roi Louis XV, était entré dans la carrière des armes, celle de ses ancêtres[2] ; le second l'y suivit et fut tué au siège de Berg-op-zoom[3] ; le troisième était mort en bas âge ; le quatrième, M. de Bazantin[4], embrassait aussi l'état militaire ; il fallait bien que le cinquième et dernier garçon fût abbé, car les ressources de la maison se trouvaient trop épuisées pour qu'il fût possible de pourvoir à la dépense de son entretien à l'armée, et à cette époque un noble n'avait le choix qu'entre l'épée et la soutane. Malheureusement le petit *abbé*, ainsi qu'on l'appelait déjà, ne se sentait aucune vocation pour son état, il enviait le sort de ses frères, dont le retour au château, après chacune de leurs campagnes, était célébré par des fêtes ou l'on invitait toute la noblesse des environs ; il admirait leurs brillans uniformes, leur bon air, la considération dont ils jouissaient. Ses yeux étaient séduits, son imagination ne lui montrait

1. Castelbajac est un village à 20 kilom. à l'Est de Saint-Martin.
2. Louis-Philippe de Monet de Lamarck, chevalier, capitaine au régiment de Laval, puis de Cambise-infanterie.
3. Jean-Antoine Bernard de Monet de Lamarck, lieutenant au régiment de Laval, mort à Bréda.
4. Philippe-François de Monet de Lamarck, chevalier de Bazentin, capitaine au régiment de Cambise.

rien au-dessus d'une épaulette, et quand il faisait un triste retour sur lui-même, qu'il se voyait négligé, oublié, compté pour si peu, le petit collet n'était plus pour lui qu'un objet d'aversion. Son père meurt; la volonté qui l'avait enchaîné jusque là n'existe plus ; il entrevoit un nouvel avenir, il ne sera pas prêtre !... Sa résolution étant prise il va trouver sa mère, lui déclare son projet, résiste à toutes ses remontrances, obtient enfin son consentement, et sans autre appui qu'une lettre de recommandation de Mme de Lameth pour M. de Lastic[1], colonel d'un régiment d'infanterie, il part pour se rendre à l'armée du maréchal de Broglie.

La guerre de *sept ans* touchait à sa fin et mon père accomplissait sa dix-septième année. Pour la première fois le monde s'ouvrait devant lui : il s'y précipita avec cette ardeur, cette confiance qui caractérisent la jeunesse. Muni d'une valise assez légère, monté sur un modeste bidet et suivi en guise de domestique du petit dindonnier de la basse-cour de sa mère, il traverse toute la France, une partie de l'Allemagne et arrive au camp de l'armée française. C'était le 15 juillet 1761, veille de la bataille de Fillinckhausen[2]. Le colonel de Lastic, en recevant la lettre de Mme de Lameth et plus encore en voyant la petite taille et l'air délicat de son protégé, s'emporte

1. François de Lastic, âgé alors de 32 ans (il était né le 13 juillet 1829) commandait depuis peu le régiment de Beaujolais. Mousquetaire à 14 ans, colonel à 26 aux grenadiers de France, il est devenu maréchal de camp en 1770, et lieutenant général en 1784. Il a pu voir avant de mourir (1794) son ancien lieutenant académicien et professeur.

2. Villinghausen, sur la Lippe.

contre cette dame et se plaint de l'embarras qu'elle lui donne en un pareil moment. Toutefois il offre sa tente et sa table au jeune homme, en attendant qu'il sache ce qu'il pourra faire pour lui. Mais bientôt les soins de son régiment viennent l'occuper tout entier ; des ordres multipliés se transmettent à chaque instant et parcourent toute la ligne ; l'attaque est décidée pour le lendemain à la pointe du jour. Pendant la nuit, M. de Lastic est mandé au quartier général. Déjà le crépuscule remplaçait les ténèbres et annonçait une journée que les fureurs de la guerre devaient ensanglater ; de toutes parts on entendait le roulement des tambours, le son aigu des trompettes; les troupes prenaient les armes avec cette ardeur et cette joie bruyante qui distinguent le soldat français, lorsqu'il marche au combat. Depuis quelques minutes le régiment de Lastic était en bataille, quand son colonel le rejoint au galop. Le premier objet qui frappe celui-ci est le jeune homme qu'on lui a envoyé la veille et qu'il aperçoit en tête de sa 1re compagnie de grenadiers. — Que faites-vous ici? lui cria-t-il ; ce n'est pas votre place. Retirez-vous, mon ami, et suivez les équipages. — Mais le jeune guerrier n'était pas venu de si loin pour reculer ainsi au moment du danger; le danger d'ailleurs, il n'y songe pas ; il ne voit que la gloire. — « Colonel, répond-il avec une modeste assurance, c'est pour servir que je suis ici. Ne me refusez pas la permission de marcher avec ces braves ; j'espère qu'ils n'auront pas à rougir de ma compagnie ». — Son air résolu surprend et charme M. de Lastic; la grâce qu'il demandait lui est accordée ; il se mêle avec joie dans le rang des grenadiers, qui se chargent de lui faire faire son apprentissage. Au signal

donné, toutes les colonnes s'ébranlent; chaque corps se porte rapidement sur les positions qui lui sont assignées ; le canon tonne, la bataille commence.

Je n'entreprendrai pas, Monsieur, de décrire cette affaire, parce que ce serait m'éloigner de mon sujet et que d'ailleurs elle est assez connue ; tout le monde sait que le maréchal de Broglie, après avoir soutenu seul, depuis 4 heures du matin jusqu'à 4 heures du soir tout l'effort de l'armée ennemie, qui lui était fort supérieure en nombre, ne voyant point arriver le prince de Soubise sur le secours duquel il avait compté, fut obligé de battre en retraite. Je ne m'occuperai que de la compagnie de grenadiers, au sort de laquelle mon père s'était associé.

Cette compagnie fut postée derrière une haie, que couvrait un ravin. Dans cette position, elle était à l'abri d'une attaque directe, mais non du feu de l'ennemi. Elle ne tarda pas à l'éprouver, car ses rangs s'éclaircissaient avec une rapidité effrayante. Le capitaine, M. de Cadolle, fut une des premières victimes; il eut la tête emportée et sa cervelle rejaillit sur mon père. Le lieutenant le suivit de près, et au bout de quelques heures, le ravage de la mitraille dans cette pauvre compagnie fut tel qu'il ne restait plus que 14 hommes, sans un seul officier ou sous-officier pour les commander. Le sort de la journée était décidé, l'armée française se retirait en bon ordre, abandonnant non sans regret un champ de bataille où elle avait si vaillamment combattu et qui déjà retentissait au loin des cris de victoire de l'ennemi.

Dans ce mouvement rétrograde, les débris de la com-

pagnie de Cadolle furent oubliés. Ces vieux grenadiers s'en aperçoivent, ils se regardent entre eux, se demandent qui doit les commander. Après une courte délibération, ils se retournent vers le jeune volontaire qui les a suivis, et dont, sans doute, ils ont remarqué le sang-froid pendant l'action. — Mon cadet, lui disent-ils, c'est vous maintenant qui nous commandez. Que faisons-nous ici? les nôtres se retirent, il faut les suivre. — Camarades, je vous remercie de l'honneur que vous me faites, répond mon père, mais nous avons été placés ici, nous ne pouvons pas quitter notre poste sans avoir été relevés. Si vous craignez d'être pris, partez; quant à moi je reste. — Ce langage si ferme et si militaire était nouveau dans la bouche d'un adolescent qui semblait à peine sorti des bancs de l'école, mais des hommes habitués à une discipine sévère étaient faits pour le comprendre et ils s'étendirent sur l'herbe sans murmurer.

Cependant les Français, ayant pris une bonne position à quelques lieues en arrière du champ de bataille firent volte-face et tinrent en respect l'armée victorieuse du prince de Brunswick. Ce fut alors que M. de Lastic s'aperçut qu'il lui manquait une compagnie tout entière. Il s'informe de ce qu'elle est devenue, demande pourquoi elle n'a pas suivi le mouvement général et enfin reconnaît qu'aucun ordre ne lui a été transmis à cet égard. Il appelle aussitôt un adjudant, lui ordonne de retourner sur ses pas, et, au risque d'être pris, de lui ramener cette compagnie, n'en restât-il qu'un seul homme. L'officier part, se glisse à travers les bois, profite de tous les accidens de terrain pour dérober sa marche et enfin découvre de loin la position périlleuse qu'occu-

paient encore les faibles restes de la compagnie oubliée. Il n'ose élever la voix, toute la plaine est inondée d'ennemis. Il agite son mouchoir en l'air. Par bonheur ses signaux sont aperçus des grenadiers; ceux-ci les font observer à leur jeune commandant, il regarde, plus de doute, on les appelle, l'adjudant lui-même est bientôt reconnu. — Maintenant nous pouvons nous en aller, s'écrie mon père, voici des ordres. Il se mit à la tête de sa petite troupe et à travers mille dangers, il parvint à rejoindre avec elle le gros de notre armée.

Le colonel de Lastic fut si enchanté de ce trait que le soir même il conduisit mon père chez le maréchal. Celui-ci l'accueillit avec une bienveillance extrême et lui dit qu'il le faisait officier, bien qu'il fût obligé pour cela de déroger à ses instructions [1].

Telle fut l'entrée du chevalier de Lamarck dans la carrière des armes. Un début si brillant montre assez qu'il l'eût parcourue avec éclat, s'il eût pu y persévérer, et qu'il n'eût pas manqué de trouver, sur les traces des Bayard et des Duguesclin, cette gloire qui faisait son idole, mais qui l'attendait plus paisible et plus pure auprès des Linné, des Tournefort et des Jussieu [2], dont il

1. La nomination de Lamarck au grade d'enseigne porte la date du 1er août 1761 (*Arch. Minist. de la Guerre*).

2. M. de Jussieu père, écrivait Adrien de Jussieu à Cuvier en 1830, n'a connu M. Lamarck qu'en 1777 ou 1778 lorsque, suivant les cours du jardin du Roi il y annonça et fit connaître sa méthode analytique. Ce fut la rédaction de la partie botanique de l'encyclopédie pour laquelle M. Lamarck se servait journellement de la bibliothèque et des herbiers de M. de Jussieu qui depuis les mit plus en rapport (*Bibl. Instit. Papiers de Cuvier*. Carton H. Liasse 156, n° 8).

fut le digne successeur. Une maladie chronique, que l'on croyait scrophuleuse, et que les chirurgiens de son régiment ne parvinrent jamais à guérir, le força de se démettre de sa lieutenance et de venir à Paris pour se faire traiter. Là, longtemps encore, tous les remèdes furent sans succès, jusqu'à ce qu'enfin le hazard l'ayant fait rencontrer avec le célèbre Tenon, cet habile chirurgien reconnut au premier coup d'œil que le siège du mal était dans un abscès, formé au-dessous de l'oreille. On n'eut besoin que de donner quelques coups de lancette pour obtenir une guérison radicale.

Je ne vois rien de plus à ajouter, Monsieur, sur l'histoire de mon père. Peu d'années après avoir quitté le service, il publia son premier ouvrage, la *Flore Française*[1] et à partir de cette époque, sa carrière étant devenue toute scientifique, elle n'est plus marquée que par ses nombreux et importants travaux. Dans cette longue suite d'années consacrées à l'étude, ses voyages en Hollande, en Allemagne et en Hongrie forment le seul épisode qui en interrompt l'uniformité. Parti en 1781 avec le fils de Buffon[2], il visita tous les jardins de botanique et les cabinets d'histoire naturelle de ces différens pays. Il descendit dans les mines du Hartz, en Hanovre, de Freyberg, en Saxe, de Chemnitz et de Cremnitz en Hongrie et y fit plusieurs observations intéressantes qu'il publia.

Enfin, il rapporta de ses voyages un grand nombre de minéraux qu'on n'avait point au Muséum et qu'il remit à

1. Lieutenant du 20 septembre 1761, il avait été à la formation du 28 mars 1762 replacé sous-lieutenant, puis était passé avec le même grade aux grenadiers (13 juillet 1767). Sa démission est du 19 février 1768 (*Arch. Minist. de la Guerre*).

2. Paris, Impr. Roy., 1778, 3 vol. in-8°.

Buffon, comme aussi une quantité de graines et de plants enracinés de végétaux curieux qui manquaient au jardin.

Je ne vous parlerais pas, Monsieur, des différens mariages de mon père, si vous n'aviez pas compris ce sujet au nombre de ceux sur lesquels vous m'avez demandé des renseignemens. Toutefois, comme il me semble qu'il ne peut offrir aucune espèce d'intérêt pour le public, je me bornerai à énoncer le plus succinctement possible que mon père épousa, en premières noces Marianne-Rosalie de la Porte, en secondes Charlotte-Victoire Reverdy, et en troisièmes Marie-Louise-Julie Mallet. Il eut du premier lit six enfans et deux du second[1]. De ces huit enfans trois sont morts.

L'un de ces derniers, qui se nommait André, serait peut-être aujourd'hui compté parmi les officiers les plus distingués de la marine française, si une mort prématurée ne l'avait enlevé trop tôt pour sa famille dont il était l'appui et pour son pays qui aurait toujours trouvé en lui l'un de ses plus intrépides défenseurs. Dès son enfance, il manifesta le goût le plus vif pour les voyages de mer ; il passait des journées entières dans la bibliothèque de son père, dévorant les relations du capitaine Cook et de quelques autres navigateurs célèbres.

A sept ans, il voulut aussi courir les aventures et s'é-

1. Lamarck a eu quatre fils dont trois lui ont survécu : I, Antoine, qui fut officier de marine; II, Guillaume-Emmanuel Auguste, ingénieur en chef des Ponts-et-chaussées; enfin III, Aristide, qui fut peintre. De ses quatre filles deux étaient mortes jeunes ; les deux autres restées célibataires s'appelaient Cornélie et Rosalie ; c'est Rosalie qui fut l'admirable Antigone dons nous honorons la mémoire.

chappa de son école, un morceau de pain dans sa poche et une mappemonde à la main ; il suivit le cours et les bords de la Seine et allait, comme Christophe Colomb, à la recherche de quelque terre inconnue quand, le soir arrivé et son pain fini, il s'aperçut qu'il n'avait pas prévu toutes les difficultés de son entreprise et il se vit contraint d'accepter l'offre charitable d'un voiturier qui le ramena à la maison. A onze ans, il obtint d'être embarqué à bord d'une frégate qui partait pour un voyage de long cours sous le commandement du capitaine Landolphe[1].

La frégate revint de son expédition, mais mon frère l'avait abandonnée et l'on ne savait ce qu'il était devenu. Sept ans se passèrent sans qu'on reçût de ses nouvelles. Enfin il en donna de Brest, où il était arrivé sur un bâtiment de l'État, à bord duquel il se trouvait comme gabier. Mon père obtint aussitôt son congé définitif, le fit venir à Paris et peu de temps après lui donna un maître de mathématiques. Chose extraordinaire, ce jeune homme qui, jusque là, avait mené une vie dissipée, vagabonde, se prend tout à coup d'amour pour le travail, s'applique, se livre avec passion à l'étude de la science la plus abstraite. Son maître bientôt n'est plus en état de seconder l'élan de son génie, il est congédié. André étudie seul, il ne veut d'autre secours que celui des livres et de quelques entretiens avec l'immortel

1. Jean-François Landolphe, né à Auxonne le 5 février 1747. Ses voyages ont été publiés par Quesné sous ce titre : *Mémoires du capitaine Landolphe contenant l'histoire de ses voyages pendant trente-six ans, aux côtes d'Afrique et aux deux Amériques*. Paris, 1823, 2 vol. in-8. On n'y trouve rien sur André de Lamarck.

Lagrange, qui daigne encourager ses efforts. En moins de deux ans, il est reçu à l'École Polytechnique, il en suit tous les cours avec ardeur; mais on prépare une descente en Angleterre!... A cette nouvelle, sa première passion se réveille : cette grande expédition se fera-t-elle sans lui? Non, il ne peut se résoudre à rester spectateur tranquille d'une entreprise qui promet tant de gloire. Il part avec le grade d'aspirant de 1re classe et se rend au port de Boulogne. La descente n'a pas lieu, mais il trouve l'occasion de se distinguer et est nommé enseigne. Plus tard il est envoyé dans les grandes Indes et revient lieutenant de vaisseau. Il est à remarquer que la marine n'était pas favorisée sous l'Empire : il se faisait peu d'expéditions, et mon frère languissait dans les ports, soupirant après le moment où la mer lui serait rendue. Ses vœux furent enfin exaucés; il obtint de faire partie d'une croisière qu'on destinait pour les Antilles. Un commandement en propre lui était promis à son retour. Il partit sur la flûte du Roi *la Salamandre*, mais la mort l'attendait à l'île Saint-Pierre, la fièvre jaune termina le 18 juillet 1818 une vie qui donnait les plus brillantes espérances et que l'état florissant de la marine, sous le règne de Charles X, aurait sans doute réalisées.

Telles sont, monsieur, les notes que je peux vous fournir pour satisfaire à votre demande. En les parcourant, vous sentirez sans doute que ce qui m'a manqué n'est pas la bonne volonté de répondre à vos désirs obligeants, mais bien le discernement dans le choix des matériaux et des faits; la rareté des documents officiels, jointe à l'absence des dates, m'a forcé aussi de supprimer quel-

ques détails, où vous auriez peut-être trouvé de l'intérêt. Je suis toujours au reste à votre disposition, et dans cette circonstance, comme en toute autre, je m'estimerai heureux de pouvoir vous être bon à quelque chose.

Je suis avec le plus profond respest et la plus haute considération,

Monsieur le Baron,

Votre très humble et
très obéissant serviteur
De la Marck.

Pàris, le 20 février 1830[1].

La lettre qu'on vient de lire, écrite quelques mois après la mort de Lamarck par un de ses fils, devait être pour Cuvier un document particulièrement précieux et il n'a pas manqué d'en user largement, surtout pour l'histoire des débuts de l'illustre défunt.

Il faut cependant reconnaître que ce texte, rédigé à l'aide de souvenirs un peu vagues, a besoin, pour satisfaire aux exigences des biographes actuels, de certaines additions et rectifications que je vais m'efforcer de coordonner de mon mieux, avant d'aller plus loin dans cet exposé.

La première lacune qui se présente dans ce récit de famille, c'est celle qui se manifeste tout à fait au début de la lettre à compléter. Nous allons donc nous demander d'abord ce que, toute légende mise à part, on sait d'indiscutable sur les origines de la famille du

1. *Bibl. de l'Inst. Papiers de Cuvier.* Carton H. Liasse 156, n° 5.

grand homme, son antiquité, son berceau, les noms, et titres qu'ont pu prendre ses chefs successifs, les emplois qu'ils ont occupés, etc., etc.

Le Cabinet des Titres de la Bibliothèque Nationale contient de nombreuses pièces recueillies par les d'Hozier, pour justification des privilèges de la famille de Monet et qui vont satisfaire à notre légitime curiosité. Nous y voyons en effet qu'entre nombre de branches des Monet qui ont fleuri sur divers points de notre territoire national, dans le Bigorre, à Paris, dans la Haute-Picardie, le Boulonnais, le Pays Reconquis[1], la plus ancienne était établie comme la tradition l'avait maintenu chez les enfants de Lamarck, *aux environs de Tarbes.*

Dans cette région vivait au commencement du XVI[e] siècle Laurent de Monet[2], époux de Marie de Cassagnet, dont le fils aîné, Étienne, s'unissait par contrat du 15 août 1543 à Marguerite de Saraze.

L'aîné des enfants issus de ce mariage, Pierre de Monet, écuyer, seigneur d'Asté[3], « guidon aux gendarmes de la compagnie du Roi de Navarre », épousait, par contrat du 15 mai 1563, Jeanne de Caussade. C'est lui qui

1. On a vu plus haut par la lettre à Cuvier qu'il y avait aussi des Monet d'Espagne. J'en trouve un autre sujet du roi de Sardaigne dans les papiers Chéron (n° 138). J. A. de Monet, lieutenant général au service de Pologne, nommé *comte* par Louis XV, en 1755.

2. Appelé Bernard par l'abbé de Vergès, auteur d'une généalogie incomplète et parfois inexacte de la branche aînée des Monet du Béarn, commentée par l'abbé J. Dulac dans la *Revue de Gascogne* (*Les Monet de Bigorre et le naturaliste Lamarck, Rev. cit.*, t. XVIII, p. 269, 1876, in-8).

3. Asté, sur la rive droite de l'Adour, un peu au sud de Bagnères-de-Bigorre.

achetait en 1592 la terre de Saint-Martin en Bigorre [1] dont son fils aîné, Étienne, deuxième du nom, a transmis le titre de sa branche, tandis que le cadet Joseph héritait de celui d'Asté qu'avait porté d'abord le père [2]. Et c'est Étienne II, qualifié de seigneur et parfois même de baron de Saint-Martin [3], qui a acquis par son mariage (contrat du 17 mai 1612) avec Marie de La Marque-Pontacq, fille de « noble Guillaume de La Marque, seigneur de Bretanihe et autres terres et de damoiselle Claude de Parron, sa femme » ce titre de La Marque, devenu par une altération relativement récente et peut-être voulue, celui de Lamarck qui devait illustrer à jamais le rénovateur des sciences naturelles.

Étienne sert comme avait servi son père et le Roi « désireux de recognoistre les bons fidelles et agréables services que le sieur de Saint-Martin de Bigorre lui a ci-devant rendus et rend journellement » lui accorde par brevet du 3 juin 1621, donné au camp devant Saint-Jean d'Angély, une pension annuelle de 2.000 k. Son testament anticipé, rédigé l'année suivante, renferme une clause montrant qu'il est dès lors propriétaire par la mort de ses beaux parents, de la *maison de Lamarque* « ensemble la dixme de l'abbaye dudit lieu. »

Etienne II eut une grande famille et c'est le dernier de ses fils, Philippe, venu au monde le 25 mars 1628, qui a fondé la maison des Monet de Picardie, en 1656. Possédé

1. Saint-Martin en Bigorre est actuellement un village de 295 habitants, bâti entre l'Adour et la Gespe. C'était primitivement une bastide royale fondée en 1328.

2. Un troisième fils Raymond-Jean épousa une d'Armagnac et mourut sans postérité.

3. Il signe S. *Martin Monet.*

de cet esprit d'aventure que nous retrouvons à diverses reprises dans sa descendance et chez Lamarck lui-même, Philippe était *sorti de son pays*, *fort jeune et en bas âge*, comme il l'a déclaré lui-même, « pour prendre le party des armes ». Il était devenu capitaine-major au régiment d'Aboville, sous le nom de *Philippe de la Marque*, et quand il s'est marié en juin 1656, il ignorait le véritable nom de sa famille, et les prénoms de son père, qu'il croyait s'appeler Lamarque, et désigna dans son contrat, sa mère comme « défunte Marie de Pontaigue[1] ». Et ce n'est que douze ans plus tard que, mieux instruit des « titres et enseignemens de sa maison », il a fait rectifier par déclaration notariée, cet état civil inexact.

L'union qu'il avait contractée au château de Miramont était un mariage militaire qui le faisait le gendre d'Alexandre de Fécamp, chevalier, seigneur dudit lieu, Austruille, Feuillères, Morancourt, Formantel, etc., lieutenant-colonel au régiment d'infanterie de M. le maréchal d'Hocquincourt en garnison à Péronne, veuf de dame Eléonore de Planquin.

Philippe est passé au fameux régiment de Rambures dès 1668 ; il a fait la guerre de Hollande, puis celle de Franche-Comté et après la paix de Nimègue on lui a donné l'ordre de Saint-Lazare et le gouvernement de la ville et citadelle de Dinan qu'il a gardé jusqu'en 1690. Il s'est alors fixé au Petit-Bazentin ou huit ans plus tard, il a marié son aîné, nommé comme lui Philippe, « chevalier, seigneur de Saint-Martin, Bazentin-le-Grand et le Petit, Hamel, et du fief de Hochecot, ancien capitaine au

1. Pour Pontacq.

régiment de Feuquières », avec Madeleine de Lyonne, « fille de feu Messire Henry de Lyonne, comte de Servan, maréchal des camps et armées du Roy, et de Dame Françoise de Salvois, sa veuve » (1er mai 1698). Il venait d'être « maintenu et gardé en qualité de noble et d'écuyer » (1697) ; et l'on peut voir ses armes assez compliquées décrites à la page 93 de l'*Armonial de Picardie* à la Bibliothèque Nationale.

Le premier des Philippe est mort en 1708, à l'âge de quatre-vingts ans, laissant son fils Philippe II déjà père de plusieurs enfants, Philippe-Jacques, l'aîné (16 février 1702), lieutenant au régiment de Conti-Infanterie, Charles-Alexandre, seigneur de Hamel, suivis plus tard d'Henriette, de Magdeleine, de Françoise, de Catherine, etc.

Philippe-Jacques épousait à vingt-six ans (4 juin 1727), Marie-Françoise de Fontaine, un peu plus âgée que lui, fille de Charles de Fontaines, chevalier, seigneur de Chuignolles, Villiers, Rasse et autres terres, et de dame Marie-Thérèse de Parthenay[1].

Notre Lamarck fut, dit-on, le onzième enfant issu de cette alliance[2]. Les deux premiers de ses frères avaient

1. La mère de Lamarck, Marie-Françoise de Fontaines, née à Chuignolles le 9 février 1700, descendait, à ce que l'on assure, par une suite de vingt-sept générations, de Robert Ier, roi de France. C'est du moins ce qui résulterait d'un tableau généalogique imprimé sur cinq grandes feuilles doubles, qui a été communiqué à mon collègue M. le professeur Joubin, secrétaire du Comité du Monument de Lamarck, par M. Lennel de la Farelle, d'Abbeville, petit-neveu de Lamarck. J'ai emprunté à ce tableau quelques indications qui complétaient celles que j'ai tirées du Cabinet des Titres.

2. Il ne se trouve pourtant que neuf baptêmes enregistrés

quinze et quatorze ans, lorsque, fruit d'arrière-saison, il vint au monde le 1er août 1744 (sa mère avait 44 ans) et l'on comprend quelle action énerique dut exercer sur ce jeune cerveau préparé par une longue hérédité à la vocation militaire, l'exemple de ces aînés qui sous ses yeux éblouis personnifiaient brillamment cette armée à laquelle un si grand nombre des siens avaient appartenu.

Comme leur père, comme leur grand-père, comme deux bisaïeuls, deux trisaïeuls et bien d'autres encore, les aînés des Lamarck devenaient soldats tour à tour. Le premier, Louis-Philippe, né le 20 janvier 1729, après avoir été page de Louis XV (1740), parvenait au grade de capitaine au régiment de Laval, et passait à celui de Cambise-Infanterie. Le second, Jean-Antoine-Bernard, né le 20 novembre 1730 servait comme lieutenant au même régiment de Laval, se distinguait tout jeune encore à l'assaut de Berg-op-Zoom et s'en allait mourir prisonnier à Bréda. Un troisième Philippe-François, né le 30 janvier, lieutenant au même régiment que son père, allait faire la guerre d'Amérique et recevoir au retour le poste de major de la place de Péronne.

Tous ces beaux officiers, aux brillantes tenues, qui revenaient entre deux campagnes, au château du Petit-Bazentin, et dont le retour était célébré, comme le dit si bien le fils de Lamarck, par des fêtes où l'on invitait toute la noblesse des environs, surexcitaient l'enfant que tourmentait un insurmontable atavisme.

Il avait été voué au séminaire de sa naissance et

dans les actes de catholicité de la paroisse de Bazentin de 1729 à 1744.

comme pour mieux accentuer cette décision, son père lui avait choisi pour parrain un chanoine de Péronne[1].

Cadet de famille, il devait être prêtre comme deux de ses sœurs étaient destinées au couvent : c'était la tradition.

La lettre de 1830, que l'on vient de lire, rend si bien les sentiments de celui qu'on nommait déjà le *petit abbé*, qu'il me paraît tout à fait inutile d'insister sur ce douloureux épisode.

Tout commentaire est d'ailleurs superflu sur les événements qui ont suivi la mort de Philippe-Jacques en 1761. Je me permettrai seulement de rapprocher l'équipée pittoresque qui conduit notre jeune guerrier suivi du *dindonnier* de sa pauvre mère, jusqu'aux rives de la Lippe, de cette fugue non moins extraordinaire qui avait marqué cent vingt ans plus tôt, les débuts de la vie agitée de son arrière grand-père : curieux exemple d'un atavisme bien spécial, qui est reparu non moins accentuée chez cet André dont son frère racontait plus tard les aventures à Cuvier.

Cette intéressante démonstration n'est point la seule que permette d'établir la généalogie du grand naturaliste. Il en ressort clairement, en effet, toute une suite de constatations qui ont le plus grand prix à nos yeux. Lamarck, considéré dans ses origines ethniques se montre remarquablement composite. La race Béarnaise s'est successivement mélangée chez lui de Normand et

1. Voyez plus haut, p. 6. — Les parrains des deux aînés étaient au contraire des seigneurs du voisinage, l'un maître de camp du régiment de Toulouse-cavalerie, l'autre lieutenant au régiment de Mordlamort.

de Dauphinois, etc., et de sa mère il a reçu le meilleur sang de la vieille Picardie. Il tient à la montagne par les Monet Pyrénéens[1] et les Lyonne Subalpins, il tient à la mer par les Fécamp et par les Saint-Valéry d'où sortent les Fontaines, il tient à la plaine par tous les autres, Flamands, Picards ou Gascons[2], et l'on peut dire qu'il nous apparaît dans ce milieu familial comme une véritable synthèse du génie national.

L'auteur de la lettre à Cuvier après nous avoir dit les causes très sérieuses qui ont amené Lamark à abandonner la carrière dont il avait si vaillamment forcé l'entrée, nous quitte brusquement au moment où va commencer sa vie scientifique. Il nous faut pour trouver la suite de ces confidences familiales nous adresser à Rosalie de Lamarck, qui rédigeait la note qu'on va lire adressée vers 1830 par Adrien de Jussieu à Cuvier. Elle repose dans le précieux dossier qui nous a conservé la lettre que je viens de commenter.

II

Note de Mlle de Lamarck sur son père adressée à Cuvier par Adrien de Jussieu.

M. de Lamarck entra au service en 1761 et se trouva à la bataille de Phylinckausen[3] qui eut lieu cette année

1. Les Castagnès sont du Comté de Foix, les Caussade du Bigorre, les Sacaze de Gascogne.
2. Les Bailleul qui interviennent dans la généalogie des Fontaines sont Flamands.
3. Villinghausen.

même, il avait alors dix-sept ans. Il passa ensuite cinq ans en Provence, en garnison à Toulon, à Monaco. Étant en semestre dans sa famille, il céda quelques cahiers de musique à son frère, M. de Bazentin, pour en obtenir un ouvrage sur les plantes usuelles qui l'intéressait[1]. De retour en Provence, il herborisait avec ce livre, se faisait nommer par un pharmacien les plantes qu'il recueillait, il en composait des herbiers. Ce fut l'origine de son goût pour la botanique. Après avoir quitté le service militaire il entra chez M. de Bout, banquier, rue Thevenot, où il resta environ un an et apprit la tenue des livres; mais cette occupation ne convenant pas à ses goûts, il la quitta pour se livrer de nouveau à l'étude de la botanique que, depuis son séjour en Provence, il avait toujours beaucoup aimée. Il étudia aussi la médecine dans l'intention de se faire recevoir médecin et dès 1772 il suivait en même temps les cours à l'école de médecine et ceux de botanique de M. Lemonnier, au jardin du roi. Personne ne lui donna l'idée de sa *Flore française*, elle lui vint au sujet d'une discussion qui eut lieu dans l'École des Plantes et dans laquelle il soutenait qu'au moyen de l'analyse un individu non botaniste pouvait nommer les plantes qu'on leur présenterait. On lui fit une sorte de défi de faire cet ouvrage, pour lequel il ne demandait qu'un an, promettant qu'il en ferait alors l'expérience dans le même endroit, ce qu'il fit en effet l'été suivant, en 1778. On en fit connaître le manuscrit à M. de Buffon qui en obtint l'impression aux frais du gouvernement. Ce fut cette même flore qui fit

1. C'était, paraît-il, le *Traité des Plantes*, de Chomel.

recevoir M. de Lamarck à l'Académie des sciences en 1771 [1]. Jusque là ses moyens d'existence avaient été bien faibles et ils ne consistaient qu'en une bien mince portion de l'héritage de son père, il ne possédait rien quand la flore parut. En mai 1781 M. de Buffon lui fit donner un brevet du gouvernement pour voyager en Europe, comme naturaliste, avec son fils. Il parcourut la Hollande, le Hanovre, le Brandebourg, la Saxe, la Bohême, l'Autriche, une grande partie de la Hongrie, descendit dans les mines du Hartz, de Kremnitz et de Chemnitz et revient en France en avril 1782, il conserva toujours un souvenir agréable de ce voyage... (*Bibl. de l'Instit.*, *Pap. de Cuv.* Carton H, liasse 156, n° 9).

Ainsi le héros de Villingshausen, obligé de renoncer à sa carrière militaire pour soigner sa santé, avait dû chercher sa vocation au milieu des difficultés d'une existence assez précaire pour l'obliger à entrer comme commis chez un banquier parisien. Le goût qui s'était manifesté chez lui pour l'histoire naturelle pendant son séjour en Provence, lui fit abandonner dès 1772 ces bureaux où il avait trouvé asile pour les bancs de l'École de médecine, et du jardin du Roi. Et c'est au cours d'une de ces herborisations que Bernard de Jussieu savait rendre si attrayantes, par sa science et son aménité qu'il eut la première occasion de mettre en évidence une partie de ses meilleures qualités. On vient de voir que c'est d'une discussion sur les classifications qu'est sortie *la Flore française* publiée en 1778 en trois volumes in-8° [1].

1. *Flore françoise ou Description succincte de toutes les plantes qui croissent naturellement en France, disposées selon une nouvelle*

Sur ces entrefaites une place d'adjoint devenait vacante dans la classe de botanique de l'Académie Royale des sciences par la nomination de Brisson comme associé dans la même classe et le 1er mai 1879 le ministre Amelot avisait la Compagnie que le Roi désirait qu'elle procédât incessamment à l'élection.

Descemet, docteur régent de la Faculté de médecine, botaniste laborieux, auteur d'un *Catalogue des plantes du Jardin de MM. les apothicaires de Paris* (1759) et d'un *Genera plantarum* inédit préparait depuis quelque temps sa candidature à ce poste. Il avait présenté plusieurs mémoires sur le *genévrier*, l'*épine vinette*, etc., rapportés par Fougeroux, Jussieu et Adanson, qui appuyaient sa canditature.

D'autre part, Buffon, Daubenton et quelques autres soutenaient celle de Lamark dont la *Flore française* venait d'être l'objet d'un rapport des plus favorables signé de Guettard et Duhamel.

La présentation se faisait le 8 mai et Descemet avait la première place et Lamarck la seconde. Mais sous l'influence de Buffon le Roi donnait la préférence au dernier des deux candidats et le 18 suivant Amelot avisait en ces termes l'Académie de cette décision :

17 mai 1779.

J'ai, Monsieur, l'honneur de vous donner avis que le Roi a nommé M. le chevalier de La Marck, à la place d'adjoint dans la classe de botanique, vacante par la promotion de M. Brisson

méthode d'analyse et à laquelle on a joint la citation de leurs vertus les moins équivoques en médecine et de leur utilité dans les Arts. Paris, Impr. Roy. 1778, 3 vol. in-8.

à celle d'associé. Sa Majesté n'en rend pas moins justice au mérite et aux connaissances de M. Descemets, mais elle a cru devoir donner la préférence à M. le chevalier de Lamarck, et je vous prie de vouloir bien informer l'Académie de son intention.

J'ai l'honneur....

Réduit aux revenus fort médiocres que lui avait attribués la volonté paternelle, Lamarck désormais pensionné comme académicien était à l'abri du besoin. Buffon le faisait breveter un peu plus tard du gouvernement du Roi « pour voyager comme naturaliste », et il allait en accompagnant le fils de son protecteur[1], en Hollande, en Hanovre, en Brandebourg, en Saxe, en Bohême, en Autriche et enfin en Hongrie (1781-1782), commencer cette série d'explorations scientifiques qui lui valurent, en 1888, sa nomination par La Billarderie au poste modeste, transformé cinq ans plus tard en celui de professeur-administrateur du Muséum National d'Histoire Naturelle.

1. « Mon fils part demain pour son grand voyage, avec M. le chevalier de La Marck, de l'Académie des Sciences. J'ai été fort heureux de lui trouver un pareil compagnon » (*Lettre à Guéneau de Montbeillard*, datée du Jardin du Roi le 11 mai 1781 (*Correspond. de Buffon*. Ed. Nadault de Buffon, t. II, p. 97, 1860 in-8°). — « [Mon fils] est actuellement à Amsterdam et il me semble que son compagnon est content de lui; c'est tout ce que je désirais parce que c'est un homme sage ». (*Lettre au même* du 6 juin 1781 (*Ibid.*, t. II, p. 99).

ANGERS. — IMPRIMERIE ORIENTALE A. BURDIN ET Cie